

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **58 (1922)**

Heft 17

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

L'ÉDUCATEUR

DIEU

HUMANITÉ

PATRIE

SOMMAIRE : PETER THURNEYSSEN : *Lettre des Grisons*. — MARCEL CHANTRENS : *Pour le bon sens*. — CORRESPONDANCE : LOUIS SCHNEEBERGER : *À propos de tests*. — *Le Dussaud*. — *Association nationale suisse pour la Société des Nations*. — LES LIVRES. — PARTIE PRATIQUE : F. RIEBEN : *Géographie : Le relief*. — *L'orthographe au degré inférieur (suite)*. — R. TISSOT : *FRANÇOISE ENTRE DANS LA CARRIÈRE (suite) : Moi, je dis tout devant ma fille*.

LETTRÉ DES GRISONS.

L'*Educateur* a eu l'occasion déjà de signaler le très intéressant mouvement, inspiré des écoles rurales danoises, qui se dessine dans plusieurs milieux de la Suisse allemande (voir N° du 3 septembre 1921). Nous sommes heureux de pouvoir donner quelques détails précis sur la part que prend à cet effort notre ami M. Peter Thurneysen.

On n'a pas mal travaillé cet hiver dans les Grisons en matière d'éducation populaire ; des hommes de tous les milieux se sont mis à notre disposition. Dans plusieurs vallées, par exemple à Schams et à Domleschg, des conférences et des entretiens réguliers se sont tenus. Ces rencontres et ces soirées de discussion hebdomadaires ont une grande valeur, mais elles ne sont possibles que dans les villages, ou du moins dans les parties de vallées dont la population est un peu dense. Là où les habitations sont trop éparpillées, cette forme d'éducation populaire est impraticable. Voilà pourquoi à Safien avec ses hameaux dispersés, nous avons dû nous y prendre autrement. M. H. Berlepsch-Valendas, directeur de la « Volkshochschulgemeinde » de Berne, et moi, nous y avons tenu pendant la première semaine d'avril un cours régulier d'entretiens et de leçons, sur les détails duquel je me permettrai d'insister un peu.

L'été dernier, Berlepsch et moi nous avons fait à Safien-Platz une conférence sur Grundtvig et les écoles du Danemark, en faisant allusion au profit que Safien pourrait retirer de quelque chose de ce genre. Peu après le commencement de l'année, on parla une seconde fois de cette possibilité, et les idées se précisèrent. Un comité d'organisation se forma parmi les auditeurs, qui prit en main la préparation du cours. On tâta le terrain ; dès qu'on fut assuré de concours en nombre suffisant, le programme fut établi.

Nous avons choisi la matière de nos causeries dans trois domaines différents ; Berlepsch, le matin, traitait certaines questions d'actualité politique et économique :

1. Eléments d'économie nationale ; 2. Tableaux de la vie économique actuelle ; ce qu'un voyageur voit en Allemagne, en Suisse ; comment interpréter ce que l'on voit ; 3. Qu'est-ce que le change ? D'où dépendent ses fluctuations ? 4. La force, responsable de la misère économique actuelle en Europe. La question des réparations et ses conséquences ; 5. La puissance économique et la puissance politique dans la vie des peuples. La conscience morale des peuples et son éveil. 6. Comment cette conscience morale s'est-elle manifestée jusqu'ici ? Société des Nations, Conférence de Washington. Une question qui se pose à nous : Quel est le rôle des petits peuples ?

Quant à moi, je traitai, en quatre causeries, la vie et les principes de Pestalozzi. En outre, chacun de nous exposa un chapitre de géographie locale : je parlai de la géologie et de la morphologie de Safien ; Berlepsch, de la colonisation de la vallée (les Walser).

Le dimanche, — il y en eut deux, — on pensa à un public plus large ; les causeries de Berlepsch eurent pour sujet : « L'héritage de la guerre », et « Une vie communale saine, cellule d'un organisme politique sain. »

Pour les jours de semaine, nous avions loué à peu de frais une sympathique chambre de paysan, et nous y travaillions avec ardeur. Une vingtaine de jeunes gens, garçons et filles de 17 à 42 ans, se rencontrèrent là avec une belle régularité pour prendre part aux entretiens. car ce n'étaient pas, bien entendu, de vraies conférences que nous faisons : nous parlions presque toujours en dialecte et nous nous interrompions fréquemment pour poser des questions.

Cette semaine passa extraordinairement vite pour les auditeurs comme pour nous. D'abord cela parut sans doute singulier à ces gens entreprenants et laborieux, de rester assis par de claires journées à nous écouter dans une chambre. Mais bientôt ils s'adaptèrent à ce rôle nouveau et il se développa entre nous ce sentiment de solidarité et de communion, qui naît d'une expérience de vie commune. Ce sentiment se manifesta tout à fait spontanément à la fin de la semaine par le vœu, formulé par les auditeurs, de fonder une association qui pût maintenir vivants tout le long de l'année ce désir de se cultiver, et qui organiserait des conférences, des rencontres, un portefeuille circulant, etc. La « Société de Culture » (Bildungsvereinigung) fut décidée et un comité nommé. Il faudra en suivre le développement.

Notons quelques difficultés extérieures. Nous avons, sur semaine, arrangé nos journées de façon que nos gens pussent, le matin et le soir, s'occuper du bétail. Cela représentait pour ceux qui habitaient le plus loin de fortes journées : l'un d'entre eux nous dit qu'il lui fallait se lever à 3 1/2 h. pour être à temps avec nous. Et, au commencement d'avril, dans nos hautes vallées, les chemins ne sont pas fameux. Mais nous avons été contraints de choisir cette saison, où la fonte des neiges ne permet pas de travailler en plein air.

Pour un premier essai, nous pouvons être très satisfaits du nombre de nos auditeurs. Un quart environ des jeunes gens de la vallée avait pu être des nôtres. En Danemark, où les écoles rurales existent depuis soixante-dix ans, 15 000 jeunes gens et jeunes filles prennent chaque année part à des cours. Cela représente le tiers de la jeunesse du pays ; il est vrai que les cours sont de plus longue durée : ils durent des mois entiers. Le niveau des auditeurs était assez égal : tous étaient des paysans ; quelques-uns, si je ne me trompe, avaient suivi l'école cantonale.

Un mot encore sur l'organisation. Chacun des participants versait 5 francs pour couvrir les frais. Au milieu du jour, interruption de deux heures ; les jeunes filles faisaient du café pour tous, et l'on prenait en commun, dans la chambre, un repas dont les provisions apportées par chacun composaient le menu. Nous réussîmes ainsi à réduire à un minimum les dépenses d'entretien. L'interruption était mise à profit de bien des manières : on feuilletait des livres ou des images, on consultait le compte rendu des causeries, on causait de ce qu'on venait d'entendre, ou l'on entonnait en s'accompagnant de la guitare des chants du pays.

On peut se demander si nous avons eu raison de faire ce cours. N'avons-nous pas imposé à nos braves gens de Safien quelque chose qu'ils n'auraient pas trouvé tout seuls ? La réponse, me paraît-il, est fournie par le succès du cours et la gratitude de ceux qui y ont pris part. Nous ne nous étions, Berlepsch et moi, pas fait de grandes illusions, nous n'avions pas d'espoirs incommensurables. Il s'agissait de répondre au besoin de culture d'une population montagnarde et de le satisfaire autant qu'il était en notre pouvoir. Si nous avons accumulé les conférences sur une seule semaine et organisé un véritable cours, c'est que nous y avons été contraints par les circonstances locales. Le titre de Volkshochschulkursus est malheureux, parce qu'il est prétentieux. Qui nous en proposera un meilleur ?

Et les résultats ? C'est bien difficile à dire. On ne mesure ni

ne pèse ce qui est de l'esprit. Nous n'avons jamais ambitionné, du reste, des résultats quantitatifs, nous n'avons pas voulu communiquer une certaine dose de savoir, une certaine somme de connaissances. Nous avons l'ambition de pousser les gens à réfléchir, et de rendre plus profond, plus éclairé leur amour de la terre natale. Y avons-nous réussi ? Nous avons vécu de belles heures. Si nous avons conquis quelques grandes et hautes idées, que nous ayons pu nous assimiler, eh bien, ce n'est pas en vain que nous avons passé ensemble cette semaine dans la chambre commune de Safien-Platz.

Peter THURNEYSSEN.

POUR LE BON SENS

Egoïstes et aveugles, les apôtres du raccordement prématuré entre les études primaires et les études secondaires. Egoïstes, qui ambitionnent de monopoliser les bons élèves pour les embrigader dans la fameuse « élite de l'intelligence ». Aveugles, qui ne voient pas que la grandeur d'une nation ne dépend pas exclusivement de la quantité de ses savants et de ses artistes, mais qu'elle est subordonnée dans une mesure au moins égale à « l'élite du bon sens ». Où irions-nous, juste ciel, si nous avions tant d'Icares qu'il ne restât pas assez de Dédales pour les empêcher de s'élever trop haut et de se brûler les ailes au soleil ?... Ou si le petit nombre de nos Sancho Pança était impuissant à remédier aux écarts d'imagination de nos Don Quichottes ?... Ou encore si nous possédions si peu de prosaïques bonshommes Chrysales que nos Vadius et nos Philamintes pussent s'abandonner en toute liberté à leur amour du grec et à leur haine de la matière ?...

A Dieu ne plaise, d'ailleurs, que j'accuse le collègue de ne former que de tels anormaux ! Quoique d'extraction primaire, je n'en pense pas moins que l'école secondaire est en droit de revendiquer la gloire d'avoir nourri en grande partie cette élite intellectuelle qui honore notre pays. Il est donc bon, à mon avis, qu'elle révèle à ses élèves le caractère relatif des vérités mathématiques, qu'elle les initie à la beauté d'une ode d'Horace ou d'une élégie de Propertius, ou qu'elle leur apprenne à décliner *rosa rosae*. Elle prépare de la sorte des esprits larges, critiques et distingués, en les libérant de la servitude des réalités immédiates, en les élevant au-dessus des contingences et en les mettant à même d'envisager le présent avec le recul indispensable. Si l'on veut, elle cultive dans ses plates-bandes des fleurs de luxe dont l'éclat est nécessaire à la beauté et à la réputation du jardin de la communauté.

Mais l'enseignement secondaire aurait-il autant de titres à la reconnaissance du pays s'il ne bénéficiait de l'œuvre de l'enseignement primaire ?... Car il en bénéficie, à n'en pas douter, et en dépit des absurdes accusations de dogmatisme dont M. Albert Chessex a fait justice ici-même le 18 février dernier.

L'école primaire donne une culture... primaire. Ainsi, quand elle apprend à évaluer une étendue ou une vitesse, elle s'en tient aux moyens usuels, sans ratiociner le moins du monde sur les théories révolutionnaires d'Einstein. Quand

elle montre la façon de s'y prendre pour rédiger correctement une description, elle puise ses exemples de bon français chez les auteurs dont le temps a consacré la réputation, sans se préoccuper d'en référer par surcroît à Théocrite ou à Virgile. Quand elle fait mettre un accent circonflexe sur l'a du mot âne, elle ne se soucie pas outre mesure d'en expliquer l'origine étymologique¹ : l'orthographe honnête exige ce signe, voilà tout, comme l'usage veut que le collégien porte un képi... En d'autres termes, l'enseignement primaire est simple, pratique, sommaire. Il s'inspire des nécessités de la vie courante et il est basé sur l'observation directe des choses et des faits. Il reste toujours sur le terrain des réalités sans s'embarrasser jamais de subtilités et d'arguties. Il y a loin, certes, d'une telle modestie de conception à l'aristocratique culture gréco-latine !

Mais, de grâce, quel maître secondaire ne crierait à l'abomination de la désolation si ses jeunes élèves frais émoulus de l'école primaire ignoraient cette vérité « dogmatique » suivant laquelle deux et deux font quatre, ou ne tenaient pas pour absolument certain que le verbe s'accorde avec son sujet, ou ne savaient pas distinguer une étamine d'un pistil ? Est-il avantageux pour l'école secondaire, oui ou non, que ses recrues lui arrivent avec ce bagage de vulgaires connaissances ? Et qui ne voit, surtout, combien est nécessaire à l'équilibre de l'esprit la possession de ces vérités élémentaires ? Les spéculations métaphysiques n'ont en effet de valeur réelle — car enfin il est juste que les sacrifices consentis par l'Etat pour l'éducation de son élite intellectuelle portent intérêt — que dans la mesure où on les étaye de données solides. Faute de quoi on tombe dans les élucubrations des abstrauteurs de quintessence, dans les extravagances du dilettantisme, quand ce n'est pas dans les turpitudes du parasitisme. Faute de quoi encore, on devient un Icare précisément, ou un don Quichotte ou une Philaminte ! Car on ne bâtit pas une maison à même le sol, si richement ornée soit-elle : on construit d'abord les fondements.

Or quels sont les artisans de cette base indispensable, sinon les instituteurs primaires, soit dit sans prétention aucune ! Leur enseignement est « simpliste », il se peut, mais il donne l'habitude d'envisager simplement les choses et les situations, ce qui est la meilleure manière de les voir telles qu'elles sont. Il apprend à fonder une opinion sur le sens commun, ce qui est encore le moyen le plus sûr de s'en faire une raisonnable. Il s'adresse avant tout au cœur dont les qualités sont meilleures conseillères que celles de l'esprit qui est enclin à la rhétorique et à la malice... Sans compter qu'il donne mieux que tout autre le secret du bonheur qui consiste dans la volonté d'« être un peu dupe » et de ne pas savoir trop bien « démonter les machines pour voir ce qu'il y a dedans »².

En un mot comme en cent, *l'école primaire est l'école du bon sens*, dont on n'a jamais trop et qui est le préventif le plus efficace contre l'idéologie sous toutes ses formes. J'en appelle à la bonne foi des grands hommes qui ont illustré notre patrie après avoir passé par les deux ordres d'enseignement. Surtout

¹ Avec de tout jeunes élèves, certes. Mais plus tard n'est-il pas utile, nécessaire même, d'expliquer par l'étymologie l'orthographe de mots tels que fenêtre, âne, connaître — épée, école, étude, etc. ? (Alb. C.)

² PORTA : L'entrain. — *Tribune de Lausanne*, 13 février 1922.

j'en appelle au témoignage des hommes de simple bon sens et d'action qui ne se sont jamais assis sur les bancs de l'école secondaire et qui n'en ont pas moins fait œuvre utile et durable.

Conclusion : Il ne sera jamais trop tard pour soustraire nos enfants à l'influence de l'école primaire.

MARCEL CHANTRENS.

CORRESPONDANCE

A PROPOS DE TESTS ¹

L'Éducateur du 10 juin dernier a publié les résultats d'une « Enquête sur le vocabulaire d'enfants de 10 à 15 ans, dans des milieux campagnards ». La conclusion de cette enquête, signée de M. H. Jeanrenaud, renferme les deux phrases suivantes : « L'enfant de la campagne a un retard d'une année (pour le vocabulaire) sur son camarade populaire citadin ». — « Un mot donné à l'enfant sans support sensible a toutes les chances de tomber dans l'oubli .»

La première de ces affirmations est exacte, mais je ne suis plus d'accord avec M. Jeanrenaud lorsqu'il écrit : « Nous ne mettons pas sur le dos de l'école ce retard des enfants de la campagne .» Pourquoi pas? En ville, un instituteur peut développer le vocabulaire de ses élèves plus et mieux que son collègue rural. Il consacre davantage de temps à chaque « volée » d'écoliers. Il n'a pas une classe à trois degrés, garçons et filles, de six à seize ans. Il n'a pas, durant l'été, sa classe désorganisée par des libérations inopportunes. Il n'a pas des vacances prolongées outre mesure parce que les intempéries ont entravé certains travaux agricoles : plantation des pommes de terre, fenaison, moisson.

Quant à la seconde affirmation de M. Jeanrenaud, elle est si évidente que tous les éducateurs dignes de ce nom, théoriciens et praticiens, en ont reconnu depuis longtemps la certitude. « Que notre disciple soit bien pourvu de choses : les paroles ne suyvront que trop ². » « En général, ne substituez jamais le signe à la chose que quand il vous est impossible de la montrer ; car le signe absorbe l'attention de l'enfant et lui fait oublier la chose représentée ³. » « Ne leur apprendre les mots qu'à mesure qu'ils avancent dans la connaissance des choses ⁴. »

Pour ses recherches, M. Jeanrenaud a employé un test. J'admire l'ingéniosité des expériences conduites par ce moyen, mais je me demande si leurs auteurs se posent parfois la question que J. J. Rousseau adressait à Emile : « A quoi cela est-il bon ? » Est-ce vraiment utile de dresser ces tableaux aux nombreuses colonnes, « par sexes », « par âges », avec des titres, sous-titres, %, interpolations, moyennes, remarques, tout cela pour prouver des faits reconnus indiscutables grâce aux patientes observations de ceux qui nous ont précédés dans la carrière? Je répons carrément : Non !

¹ Nous remercions notre correspondant de la bonne réclame qu'il fait aux anciennes années de *L'Éducateur*. Sur le fond de la question, il se trouvera sans doute quelqu'un de nos lecteurs pour être d'un autre avis, et pour le dire.

² Montaigne.

³ J. J. Rousseau.

⁴ Alexandre-César Chavannes.

J'estime bien plus profitable pour le corps enseignant primaire des travaux d'une portée pratique tels que ceux, parmi tant d'autres, dont je donne les titres ci-dessous et qui ont tous paru dans *L'Éducateur* :

Tableau des leçons, M. E. Savary, 1912. — Les articles signés « Le vieux président », 1916 à 1921. — Que l'éparpillement de l'esprit n'est point un mal sans remède, M. Alb. Chessex, 1917. — La classe-promenade, M. E. Métraux, 1918. — Questions de métier, M. E. Briod, 1920. — Cours de langue maternelle pour enfants de 8 à 10 ans, M. A. Regamey, 1911 à 1916. — L'enseignement de la rédaction, M. Paul Chapuis, 1918. — Dix moyens d'enseignement de la composition, M. H. Peitrequin, 1916. — L'enseignement de la composition française par l'analyse des sensations, M. E. Duvillard, 1920. — Le calcul oral, M. P.-L. Magnin, 1912. — L'enseignement élémentaire du calcul, Mlle A. Descœudres, 1916. — Géographie locale, M. Adrien Reverchon, 1922. — Les leçons scientifiques de M. P. Chauvet, 1912 à 1918. — Les leçons scientifiques de M. P. Jomini, 1917 à 1921. — Leçons de morale : la bonté, l'argent. Mlle A. Descœudres, 1921 et 1922.

Je citerai encore quelques œuvres qui n'ont pas été publiées par *L'Éducateur* :

La préface du recueil de dictées, cours moyen, par MM. Vignier et Savary. — L'enseignement de la composition française, conférences données par M. Jules Payot, recteur d'Académie, au congrès scolaire romand, à Neuchâtel, en 1904. — Rédaction, partie théorique, « Le jeune citoyen », années 1917-18 et 1918-19. — De la correction des travaux écrits et des travaux à domicile, rapport présenté par M. Alexis Porchet au congrès de Cossonay, en 1908. — La lecture intelligente à l'école primaire, par M. E. Dévaud, professeur de pédagogie à l'université de Fribourg, Bloud et Gay, Paris, 1914.

LOUIS SCHNEEBERGER.

LE DUSSAUD

Le 30 juin dernier, M. le Dr Alph. Bernoud a fait à l'École normale de Lausanne une démonstration qui a enthousiasmé les personnes présentes. Nous n'expliquerons point ici le fonctionnement du merveilleux appareil qu'est le *Dussaud*¹. Nous nous proposons seulement d'attirer sur cette « loupe collective » — selon le mot du célèbre Branly — l'attention de nos collègues et des autorités scolaires et de leur faire pressentir le rôle énorme qu'elle est appelée à jouer dans l'enseignement. Bornons-nous à dire que le *Dussaud* projeté directement, et en les agrandissant, les dessins et les objets les plus variés, avec leurs couleurs, leur relief, leur ombre et même leur mouvement s'ils en ont. On peut ainsi reproduire sur l'écran les figures d'un dictionnaire, les gravures d'un livre d'art, les cartes d'un atlas, les décorations d'un tapis, les photographies, les cartes postales, etc. L'agrandissement varie avec la distance de l'écran ; il peut atteindre 50 diamètres ; le plus indiqué est celui de 15 diamètres sur un écran carré de 2 m. de côté, placé à 3 m. de distance. Mais on

¹ On sait que le principe de l'appareil est connu depuis 150 ans ; seule l'intensité lumineuse faisait défaut.

peut prendre pour écran n'importe quelle surface plane, le mur, le plafond, etc.

Ce n'est pas l'école seulement qui est appelée à tirer parti du *Dussaud* ; les applications de cet appareil paraissent innombrables. Mais nous ne parlerons ici que de l'enseignement. Le *Dussaud* supprime le cliché de verre : voilà son avantage capital. On sait combien les « diapositives » sont chères, lourdes, encombrantes et fragiles.

L'appareil mesure seulement 50 cm. de long, 20 de large et 25 de haut. Il ne coûte que 280 fr.

Un professeur de sciences nous disait avoir vu des engins très volumineux et coûtant 3000 fr., donner des résultats nettement inférieurs à ceux du *Dussaud*.

Vous allez vous figurer sans doute que j'ai part aux bénéfiques ! Il n'en est rien cependant : M. Bernoud ne me connaît pas ; il ne m'a pas demandé cet article ; il ne sait pas que je l'écris.

Mais le *Dussaud* est une invention si admirable, si féconde, si pratique, que je me sens pressé de la faire connaître et de la recommander. Chaque école, si ce n'est chaque classe, devrait avoir son *Dussaud*.
ALB. C.

ASSOCIATION NATIONALE SUISSE POUR LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

On nous informe que le concours ouvert au mois de juin par la Commission d'Education pacifiste pour la S. d. N. sera clos non pas le 15 septembre, mais le 15 octobre seulement.

La Commission espère que cette prolongation du délai engagera de nombreux membres du corps enseignant à participer au concours.

Ainsi qu'on s'en souvient, la question mise à l'étude est libellée comme suit :

« Sous quelle forme simple et pratique pensez-vous qu'il convienne d'exposer aux élèves des classes supérieures de l'Ecole primaire ce qu'est la Société des Nations et comment elle est organisée ? »

Le Jury est composé de Mme Noëlle Roger, femme de lettres, à Genève, MM. Quartier-la-Tente, ancien Conseiller d'Etat, Genève ; Dr Kriesi, professeur à Frauenfeld ; Bertoni, conseiller aux Etats, Lugano, et Dr Bucher-Heller, juge cantonal à Lucerne.

Adresser les manuscrits (10 à 12 pages, format ministre) à M. Louis Favre, professeur, 3, rue Bovy-Lysberg, Genève, président de la Commission ou à M. Golay, secrétaire, Laupenstrasse, 27, Berne.

LES LIVRES

AD. FERRIÈRE. *L'Ecole active*. Editions Forum, Neuchâtel, Genève et Paris (33, Rue de Seine), 416 pages in-8, 1922. Tome Ier : *Les Origines*, 5 fr. ; Tome II : *Principes et applications*, 6 fr.

Nous n'avons nullement la prétention de résumer ici l'œuvre capitale de notre ami et collaborateur. La matière en est si riche, la documentation si abondante et si sûre, la sève si généreuse, l'esprit à la fois si élevé et si clair-

voyant, que si nous entreprenions d'en parler avec quelque détail, nous n'en finirions plus.

Nombreux sont du reste ceux de nos lecteurs qui ont tenu à lire et à avoir dans leur bibliothèque ce livre « de haute gresse » que l'on n'épuise point à première lecture.

Insistons seulement sur deux ou trois points. On se tromperait fort en se figurant que le premier volume, consacré aux origines de l'École active, n'offre qu'un intérêt historique et rétrospectif. C'est le contraire qui est vrai. Loin de se complaire dans le vague et dans le général, M. Ferrière vise toujours au détail concret, vivant, pratique, de sorte que même le lecteur indifférent à l'histoire des idées et uniquement préoccupé d'améliorer sa pratique ou de la confronter à celle d'autrui, ne sera point déçu. Qu'il s'agisse de Rousseau, de Pestalozzi, de Tolstoï, de Robin, de Jan Ligthart, d'Oertli ou de Kerschensteiner, de l'école de Fairhope ou de celle de Nääs, il est certain de récolter toujours une riche moisson de faits pédagogiques. Quant au second volume, il n'y a guère que le chapitre des *Fondements psychologiques* qui soit susceptible de rebuter peut-être notre praticien, dédaigneux des idées et soucieux de sa seule activité professionnelle. Tous les autres chapitres (*Activité manuelle, Activité sociale, Activité intellectuelle, Avenir de l'École active*) sont pleins de faits et d'exemples vécus.

Il y a dans ce livre — comme dans toute l'œuvre de Ferrière depuis plus de vingt ans — autre chose qu'une affaire de métier, de procédés et de méthodes. Il ne s'agit pas de substituer des recettes à d'autres recettes. C'est tout l'esprit de l'éducation qui est en jeu. Et la rénovation entreprise déborde largement le cadre de l'école. C'est toute l'humanité qui doit en sortir mieux armée pour la vie, plus juste, plus fraternelle et plus heureuse. L'œuvre de Ferrière est une œuvre d'apôtre, animée d'une part d'un grand idéal religieux et éclairée et servie d'autre part par l'esprit scientifique le plus positif et le plus moderne².

ALB. C.

ROBERT PFENNIGER, instituteur. *Orthographe et Calcul. Résumé de connaissances utiles aux élèves des écoles primaires.* Chez l'auteur, la Chaux-de-Fonds, 1922. 32 pages, 50 cent. franco.

M. Pfenniger estime que nos manuels de grammaire et de calcul — si simples que l'on se soit efforcé de les faire — sont encore trop compliqués, trop savants et surtout trop complets pour nos élèves. Il se propose donc : 1° de choisir, dans la « somme » des connaissances que l'on croit nécessaires aux enfants de l'école primaire, les règles de grammaire et de calcul qui sont réellement fondamentales ; 2° de parler à l'enfant son propre langage, de manière à être vraiment compris.

M. Pfenniger réduit à six les règles essentielles de l'orthographe française.

¹ *Educateur* du 26 novembre 1921.

² *L'École active* deviendra rapidement classique. C'est ainsi que l'École normale de Lausanne en a, dès cette année, proposé l'étude comme sujet de concours.

Voici sa formule de l'accord du participe passé conjugué avec avoir : « Quand le participe passé est conjugué avec avoir, je pose la question qui, ou quoi, et j'accorde si le complément direct est avant. »

Les définitions ne lui disent rien qui vaille : « C'est toujours difficile de donner une définition. Pour le moment, il suffit de ne pas confondre le nom, l'adjectif et le verbe.

» Devant le nom, on peut mettre un article : le, la, les, du, etc.

» L'adjectif accompagne le nom.

» Devant le verbe, on peut mettre un pronom : je, tu, il, etc. »

M. Pfenniger insiste avec raison sur la conjugaison. On sait que de récentes enquêtes ont montré que c'est dans la conjugaison que se font les fautes les plus nombreuses. Mais là comme ailleurs il sait s'en tenir à l'essentiel.

Mêmes principes en arithmétique. Au nez et à la barbe des pédants de tout acabit, M. Pfenniger dit avec ses élèves et comme eux : « Les mesures de surface vont de 100 en 100 ! » Je sais tout ce que l'on peut reprocher à cette formule, mais je ne suis pas convaincu néanmoins que notre collègue de la Chaux-de-Fonds ait tort.

Les conseils qu'il donne aux enfants sur la valeur et la culture de l'attention sur le danger de se perdre dans les détails, sur la manière de résoudre un problème d'arithmétique, sont frappés au coin du bon sens pédagogique le plus avisé.

ALB. C.

R. BONARD. **Au seuil de la vie.** Bonnes lectures de la Suisse romande. Neuchâtel, 16, Avenue du 1er mars ; 62 pages, 30 cent.

Nos lecteurs n'ont pas oublié les pages si vivantes de *La première leçon de tricot*, que Mme R. Bonard, notre collègue lausannoise, nous a données l'an dernier¹. On retrouve dans *Au seuil de la vie* les mêmes qualités de cœur et d'esprit. Cette simple histoire des débuts d'une jeune institutrice vaudoise est émouvante et nous en recommandons chaleureusement la lecture à nos collègues en général et aux futures maîtresses d'école en particulier. ALB. C.

W. ROSIER, professeur à l'Université de Genève. **L'Europe nouvelle et le principe des nationalités.** Extrait de *l'Annuaire de l'Instruction publique*. Payot, Lausanne et Genève, 1921 ; 18 pages, 1 fr.

Voir, sur cette excellente brochure, l'article de M. P. Bovet sur *l'Annuaire* dans notre numéro du 4 mars dernier, p. 69.

PARTIE PRATIQUE

GÉOGRAPHIE. Le relief. — Chacun connaît avec quelle difficulté l'élève passe de la géographie locale à l'étude de cantons éloignés de son lieu natal. Il est bien difficile de lui faire réaliser l'aspect de ce pays dont la configuration et les noms sont si nouveaux. Sans doute, la carte-relief nous en donne une vision exacte, à nous qui savons la lire ; mais le jeune enfant ne connaît pas assez le dessin, le jeu des ombres pour se rendre compte du relief réel.

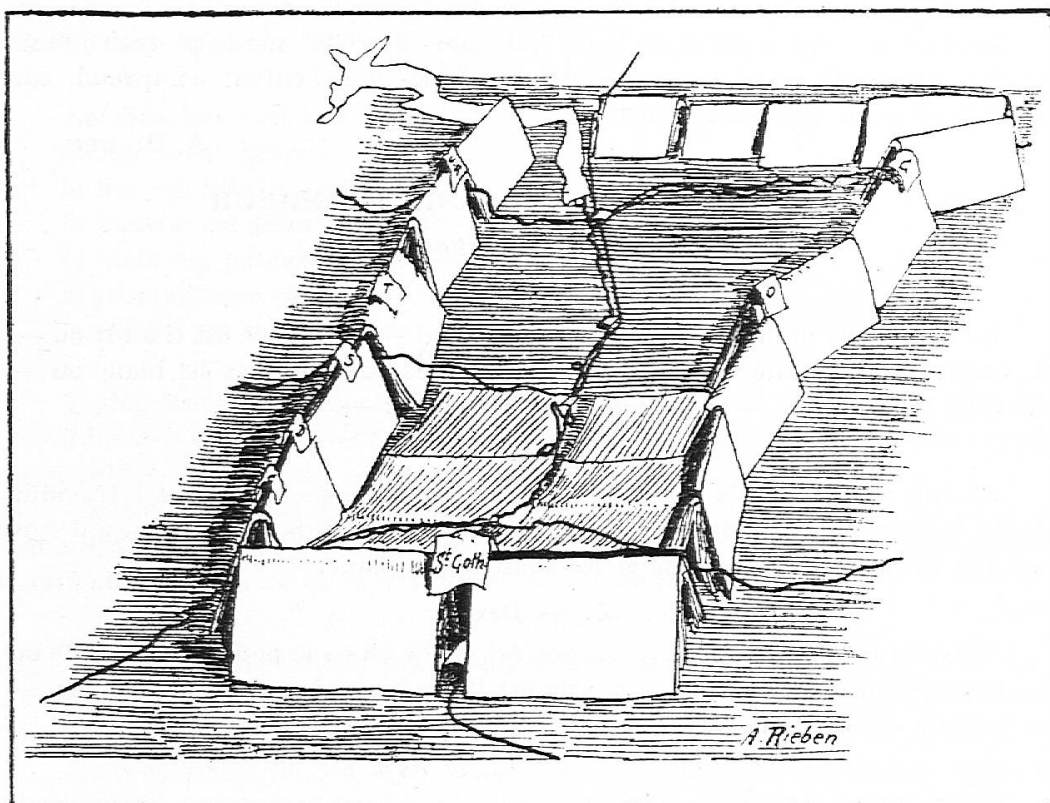
¹ *Educateur* du 23 juillet 1921.

Le modelage d'un canton en terre glaise donne de bons résultats, mais ce moyen est salissant et on ne peut le faire à une échelle un peu grande.

Voici un procédé qui intéresse vivement les élèves.

Le maître prend le tableau noir qu'il place horizontalement sur les tables de la classe. Si le tableau est fixe, il utilise tout simplement le plancher de la classe.

Nous allons essayer de « fabriquer » le canton d'Uri, un des plus caractéristiques.



Notre dessin montre clairement quels seront nos matériaux. Les divers livres des élèves seront les montagnes. Chaque enfant place un livre à l'endroit que lui désigne son maître. Mais le profil des montagnes est trop uniforme : des morceaux de papier pliés sont placés comme des selles sur le dos des livres ; ils portent le nom des sommités.

Au Nord, le lac des Quatre-Cantons est découpé dans une feuille de papier. Quelques cahiers sont placés en plan incliné, de façon à indiquer la pente du canton vers le nord. Maintenant, comment pénétrer dans ce pays qui semble fermé de tous côtés ? De la ficelle qui se glisse entre les volumes simule les passages. La Reuss et la Schächen sont faites de laine bleue ; et le chemin de fer du Gothard de laine noire. Un rouleau de papier figure le tunnel. Au fond de la

vallée, de petits morceaux de papier rouge sont les villages. Voilà le relief fini. Il s'agit maintenant d'enlever chacune des pièces qui forment le canton et de les remplacer par un signe conventionnel que l'élève trouve facilement lui-même. Ainsi, la pièce « Gothard » est enlevée et remplacée sur le tableau noir, ou sur le plancher de la salle par une tache à la craie brune avec le nom de la montagne.

Les passages sont remplacés par des lignes à la craie blanche ; la laine bleue des rivières, par un trait bleu ; les carrés de papier des localités, par un cercle rouge.

Le moment arrive enfin où il ne reste plus de relief sur le tableau ; mais celui-ci est entièrement remplacé par des signes que l'enfant comprend, car il croit les avoir trouvés lui-même.

A. RIBBEN.

L'ORTHOGRAPHE AU DEGRÉ INFÉRIEUR

II^e série (suite).

23 — Devoir.

Le bateau est grand ou — Félix est gentil ou — la journée est chaude ou — la coque est bien taite ou — le morceau est gros ou — le bois est blanc ou — la voile est grise ou — le mouchoir est propre ou —

24.

La sœur de Félix s'appelle Marie. Elle a huit ans. Elle a aussi travaillé toute la journée pour faire une robe neuve à sa poupée. Sa maman lui a donné un joli morceau de soie bleue et un beau ruban blanc.

25. — Devoir.

Ma sœur est méchante ou — la robe est vieille ou — la poupée est vilaine ou — le morceau est vieux ou — la soie est bleue ou — le ruban est blanc ou — la maman est contente ou —

26.

Ma soeur est gentille — mes —
la robe est déchirée — les —
la poupée est cassée — les —
le morceau est cousu — les —
la soie est bleue — les —
le ruban est large — les —
la maman est fatiguée — les —

27. — Quoi ?

Quoi — qui — que — pourquoi — quand — c'est le corbeau — c'est la grenouille — c'est un enfant — le vieux clocher — l'herbe verte — il écoute — il n'écoute pas — jamais.

Quoi ? quoi ? qui dit quoi ? C'est le corbeau sur le vieux clocher. C'est la grenouille dans l'herbe verte. C'est aussi un petit enfant qui n'écoute jamais sa maman.

28. — Devoir.

Le — est noir — le — est pointu — la — est agile — l' — est verte — l' — est étourdi — la — est fatiguée — le — est bleu — la — est propre — l' — est vert.

29. — Oui et non.

V. Mademoiselle — madame — gentille — demoiselle — la figure — elle rit — il rit — on rit — un nez — il veut — elle veut — on veut — l'air — très aimable.

D. Mademoiselle Oui est une bien gentille petite demoiselle. Elle a une figure qui rit, une bouche qui rit et un petit nez qui veut rire aussi. Elle a l'air très aimable.

30. — Devoir.

La demoiselle est gentille — les —
la figure est propre — les —
le nez est pointu — les —
la bouche est fermée — les —
la main est potelée — les —
la joue est rose — les —
le cheveu est brun — les —

31.

Mademoiselle — toujours — propre — comme — ses mains — son tablier — il boit — elle boit — on boit — son lait — son chocolat — elle mange son pain — son beurre — sa confiture — sans se salir.

Mademoiselle Oui a toujours la figure rose et propre, comme son cou, ses mains, sa robe et son tablier. Elle boit son lait ou son chocolat, elle mange son pain, son beurre et sa confiture sans se salir.

32.

Monsieur Non — vilain — toujours — barbouillé — barbouillée — comme — son oreille — ses oreilles — sa main — ses mains — qui pleure — un nez — qui grogne — l'air — très peu — aimable.

Monsieur Non est un bien vilain petit monsieur. Sa figure est toujours barbouillée, comme ses oreilles, son cou et ses mains. Il a une figure qui pleure, une bouche qui grogne et qui pleure, un nez qui coule toujours. Il a l'air très peu aimable.

33.

Monsieur Non ne sait pas boire son lait ou son chocolat, ni manger son pain, son beurre et sa confiture sans se salir. Son pantalon est toujours déchiré, son tablier a souvent des taches. Personne n'aime ce vilain petit monsieur.

34. Devoir.

Le pain est blanc ou — le lait est chaud ou — la confiture est sucrée ou — le beurre est frais ou — le pantalon est déchiré ou — le tablier est propre ou — le monsieur est grand ou — le chocolat est ordinaire ou —.

35. Pâques.

V. Pâques — une belle fête — l'enfant — les enfants — elle achète — il

achète — un œuf — des œufs — au marché — elle prépare — la teinture — un pot — des pots — elle plonge — elle arrange — ensuite — la mousse.

D. Pâques est une belle fête pour les enfants. Maman achète des œufs au marché. Elle prépare la teinture dans des pots. Elle y plonge les œufs cuits. Ensuite elle arrange les jolis œufs violets, bleus, roses, rouges ou jaunes dans un panier de mousse.

36. **Devoir.**

le panier est plein — les —
 la maman est occupée — les —
 la fête est belle — les —
 L'œuf est cuit — les —
 l'enfant est joyeux — les —
 le pot est propre — les —

37. **Devoir.**

les — sont joyeux ou tristes
 les — sont contentes ou mécontentes
 les — sont cuits ou crus
 Les — sont violets ou rouges
 les — sont pleins ou vides
 les — sont propres ou sales

(A suivre.)

C. B. F.

PARTIE NARRATIVE

FRANÇOISE ENTRE DANS LA CARRIÈRE

(SUITE)

Moi, je dis tout devant ma fille.

Ma carrière, oncle Rabat-Joie ? Non, je n'en suis pas revenue comme tu l'affirmes avec outrecuidance. J'y vais au contraire, de tout mon cœur et de tout mon vouloir. Mais voici qu'elle m'apparaît sous le visage de plus en plus énigmatique du sphinx. Aux premiers jours du noviciat, mon ignorance me tenait au moins lieu de certitude et mon enthousiasme rayonnait sur la route comme un phare. Aujourd'hui, que tant de prophètes dressent de partout les flambeaux de vérité... Ecoute plutôt.

A propos d'une lettre d'absence, envoyée la veille par M^{me} B., ma patronne du jour, la maman de Fanny Laurier est venue nous voir. Un peu solennelle, comme il convient à une future maman, deux marmots agrafés en pendeloques, à sa crinoline, un angelot joufflu aurolé d'or roux niché dans son giron, Fanny accrochée à son coude, M^{me} Laurier tanguait péniblement à travers le flot déchaîné de la récréation.

— Françoise, me souffle M^{me} B., M^{me} Laurier a le verbe un peu cru pour votre goût, j'en ai peur. Fuyez ou coulez dans vos chastes oreilles la cire hermétique !

Tu me vois me rebiffer, oncle Rabat-Joie.

— Ai-je donc, chère madame, la sottise figure d'une Agnès ? On est de sa génération, tout de même... on a du cran !...

Madame B. esquisse le geste de Pilate. Un peu bousculée par la vague,

heurtée de ci, poussée de là, M^{me} Laurier accoste sans dommage et jette l'ancre sur le perron. Je comprends vite le scrupule de M^{me} B. Vingt paroles ne sont pas échangées que nous voilà mises au courant de toutes les particularités marquant la venue au monde de tous les petits Laurier passés, présents et à venir — en termes aussi dépourvus de voile que la plus éhontée des « vérités ». Suivent des considérations corsées sur l'inanité des règlements scolaires, les exigences ridicules des maîtresses, la vanité de la science dans ses rapports avec le mariage.

Fanny, attentive comme jamais nous ne l'avions vue, cueille des yeux les paroles sur les lèvres de sa mère pour nous en faire l'offrande.

— Si nous allions retrouver tes petites amies ? Elles t'attendent pour jouer au Chat et à la Souris.

Ma suggestion, glissée en façon de virgule, n'a d'autre effet que de faire se serrer plus fort l'enfant contre la mère. M^{me} Laurier, détournée un instant de sa diatribe, prend mesure de ma personne, se met à rire, et se tournant vers M^{me} B :

— A pas peur des garçons, hein ? Pas la sainte vierge ? Alors, on peut causer, pas vrai ?

Trop suffoquée pour trouver un mot, rouge comme n'ose l'être qu'un homard échaudé, j'ai tout juste la force de désigner de la main la fillette.

— La petite ? Hé ! vous-en faites pas, ma poulette ! Elle sait ce que c'est, moi, d'abord, je dis tout devant ma fille.

Le regard de Fanny me nargue et c'est un mouvement insoupçonné, un infini qui s'ouvre derrière le mur inviolable d'un front puéril, pareil avec les volutes légères des boucles blondes et les coquilles des tresses enroulées sur les oreilles, au front de mille autres petites filles.

M^{me} Laurier, ayant tout dit, a viré de bord et s'en retourne, toutes voiles dehors, indifférente à la curiosité sournoise de quelques grandes qui se poussent du coude et ricanent sottement. J'éclate.

— Jolie éducation !

M^{me} B. tourne vers moi ce visage que j'aime et vénère entre tous parce que toute son âme claire et bonne y afflue pour venir à vous dans la lumière des yeux et les vibrations de la voix.

— Pas plus mauvaise qu'une autre, ma petite Françoise, songez-y un instant. Où vit Fanny Laurier ? Vous connaissez le quartier, la maison ; le milieu. Trois pièces, que dis-je trois caves, encastrées dans une de ces tristes boîtes à misère que sont les immeubles d'une ville ouvrière. Là dedans, tant bien que mal, et plutôt bien que mal, car le père travaille dur et la mère ne ménage pas ses bras — popotent, lessivent, dorment, mangent et croissent tous les Laurier, grands et petits. A droite, à gauche, en haut, en bas, en face, d'autres caves, aussi surpeuplées, où l'on se chamaille, naît, meurt, se marie et divorce, sans mystère ni discrétion. Comment voulez-vous que tienne la légende de la Cigogne, que fleurisse la délicate fleur de la fiction ? N'avez-vous pas vu luire, pourtant, sous la fange des triviales paroles, deux perles inestimables : le respect du mariage et le culte de la maternité ? N'est-ce rien que de transmettre à sa lignée ces deux principes essentiels ? La vaillante femme, pour avoir sauvé ces trésors au milieu de tant de tentations et de vices, sait le danger du rêve et du leurre

pour les filles de sa caste. Croyez-moi, Françoise, il y a plus de vraie morale dans cette acceptation loyale — je dirais même héroïque — des lois inéluctables que dans l'hypocrisie et les sous-entendus des timorés. Fanny, elle, n'ira pas ouvrir les choux du jardin pour y cueillir des petits frères, dont la nature ne la gratifie qu'avec trop d'abondance. Mais ce n'est pas à elle qu'on en fera accroître avec des sornettes et, comme sa mère, elle sera de cette race d'honnêtes femmes qui sont la moelle de l'honnête peuple. Avez-vous remarqué l'élan qui l'a poussée à se serrer contre sa mère, à chercher en elle la défense et la protection ? Entre cette mère et nous, elle a choisi. Elle croit, comme article de foi, à sa science et à son pouvoir. Nous, l'Ecole, nous nous briserions contre cette force.

— Et vous ne trouvez pas cela lamentable ?

— Mais non, jeune aristocrate qui n'avez jamais goûté que la fleur de la vie. Qu'apprendriez-vous à Fanny qui vaille ce que lui enseigne sa mère ?... On fait bien des choses à l'école, mais des choses mortes, sèches, sans âme et sans lendemain. On n'y fait pas ce miracle vivant, si souvent renouvelé dans la famille Laurier : un petit enfant. Je vous ajourne à quelques semaines d'ici. Vous verrez alors Fanny sous son véritable jour : berçant, endormant de chansons, pouponnant, enveloppant de ses bras et de son amour sa nouvelle poupée, — et s'extasiant sur chacune de ses perfections. De toutes ces réalités qui froissent votre délicatesse aura jailli la plus saine et la plus radieuse des poésies. Allons, souriez, ma petite Françoise, et regardez bravement en face les choses comme elles sont. Il le faut, dans la carrière, et je n'aime pas voir au coin de vos lèvres ce pli de dégoût.

— Mais ce n'est pas du dégoût... c'est de la pitié et de la tristesse.

De la tristesse, oui, oncle Rabat-Joie. Je pense à notre enfance heureuse et légère, à tout ce qui enchantait nos heures et nous donnait, hors de vos soucis et de vos devoirs d'adultes, une âme et des ailes d'oiseau.

Je pense à la naissance de Robert — ton monstre de neveu — que je revois encore bébé, rose et rond comme une pomme, sous son béguin de dentelle, et tenant dans ses mains pour le goûter, son pied aux doigts pareils, disait mon amie, à des grains de pois dans leur cosse... Que j'en aurais voulu à celui qui, preuves à l'appui, aurait prétendu me faire croire que notre Roby n'avait pas été, par grâce spéciale, déposé par un dieu dans son berceau !

L'enfance ne serait-elle donc plus l'enfance, depuis huit ans à peine que j'ai, non pas allongé mes jupes — cela n'aurait servi, dans l'état actuel de la civilisation, qu'à faire douter de mon académie sans rien ajouter à ma vertu — mais relevé mes cheveux en chignon sur ma tête, pour empêcher toutes mes idées folles de danser leur ronde tout autour.

As-tu remarqué, oncle Rabat-Joie, que lorsque notre esprit est fortement préoccupé d'un problème, une foule de faits viennent d'eux-mêmes s'imposer à notre attention et apporter — abeilles bénévoles — leur part de butin ? Tandis que... mais c'est une trop longue histoire. Je te soupçonne, oncle Rabat-Joie, d'étendre aux épîtres de ta nièce Françoise la devise épicurienne que tu appliques au Dézaley : « Dix petits verres plutôt qu'un grand ». Je rebouche ma bouteille.

FRANÇOISE.

R. TISSOT.

ÉCOLE VINET

Rentrée des classes du GYMNASSE et des
COURS SUPÉRIEURS

Mardi 10 octobre

Cours théorique et pratique d'enseignement.
Cours pour étrangères. (Certificat pour l'enseignement du français.)
Cours pratiques de travaux ménagers.
Cours de culture générale.
Cours-conférences.

Pour tous renseignements, s'adresser à la Direction.

Programmes à disposition.

Heures de réception : tous les jours, excepté le samedi, de 11 h. à midi. 87

Un

maître d'école secondaire

bernois **cherche une bonne pension** du 2 au 20 octobre prochain, de préférence dans la famille d'un instituteur ou inspecteur d'école et au bord du lac Léman.

Adresser les offres avec prix de pension à **M. F. Blaser**, maître d'école secondaire, **Langenthal** (Berne). 85

EMPAILLAGE

GROUPES

TÊTES EN ÉCUSSON

SUJETS POUR MUSÉE

RÉDUCTION POUR MUSÉE SCOLAIRE

R. SERMOUD

Lignerolle s/ Orbe

Pour cause de départ, institutrice offre **à vendre**

Chambre à manger

comprenant : dressoir, table à rallonges, 6 chaises, un bureau et divers autres meubles. Prix modérés.

S'adresser à la **Librairie Payot**, qui renseignera.

Pour tout ce qui concerne l'administration des annonces de l'Éducateur et Bulletin Corporatif, s'adresser à

PUBLICITAS S. A.

LIBRAIRIE PAYOT & C^{IE}

Lausanne, Montreux, Vevey, Genève, Berne

J. HUBSCHER et H. FRAMPTON

Docteur ès lettres

M. A. Cambridge

A MODERN ENGLISH GRAMMAR

Troisième édition

Un volume grand in-16, de 304 pages, relié toile souple, avec 43 gravures, 7 hors texte et deux cartes Fr. 7.—

Le même ouvrage, en 2 parties séparées, chaque partie, reliée . . . » 3.50

Le but que les auteurs se proposent d'atteindre est double : tout en étudiant à fond la grammaire anglaise, ils initient l'élève à la connaissance de la vie, des habitudes et des institutions du peuple anglais. Ils ont réussi ainsi à donner un livre unique en son genre qui contient des cartes et de nombreuses illustrations. En 77 chapitres admirablement bien coordonnés et dont chacun renferme une partie grammaticale, des exercices, des morceaux littéraires, l'élève étudie toute la grammaire anglaise ; il a à sa disposition des règles, des explications, des exemples qui le conduisent graduellement des éléments à la syntaxe.

C'est vraiment, comme son titre l'indique, *une grammaire moderne*. Jamais, jusqu'à présent, on n'a su grouper les difficultés avec autant de clarté ; chaque chapitre est un pas en avant ; le vocabulaire est judicieusement choisi, les applications viennent aussitôt pour graver les mots dans la mémoire des élèves ; théorie et pratique sont intimement liées.

VOCABULAIRE, PRONONCIATION ET RÈGLES DE GRAMMAIRE

Supplément à la 1^{re} partie

Un vol. grand in-16 relié plein toile. Fr. 2.50

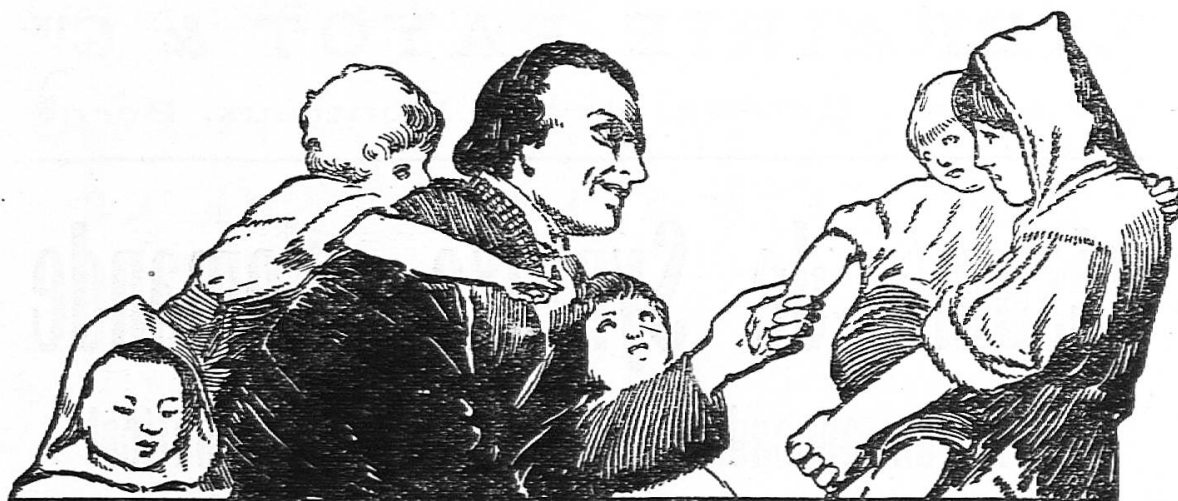
Le vocabulaire a été enrichi de la transcription phonétique de chaque mot et la prononciation, cette partie si délicate de l'étude de l'anglais est expliquée avec une grande clarté. Enfin ce petit volume contient un résumé, en français, des règles de grammaire anglaise.

WÖRTERVERZEICHNIS, AUSSPRACHE UND GRAMMATISCHE REGELN

Supplément zum ersten Teil

Un vol. grand in-16 relié plein toile Fr. 3.—

Ce petit volume écrit en allemand est une transcription de l'ouvrage précédent à l'usage des élèves de langue allemande.



L'ÉDUCATEUR

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

PIERRE BOVET

Taconnerie, 5

GENÈVE

ALBERT CHESSEX

Chemin Vinet, 3

LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne.

W. ROSIER, Genève

H.-L. GÉDET, Neuchâtel.

M. MARCHAND, Porrentruy.

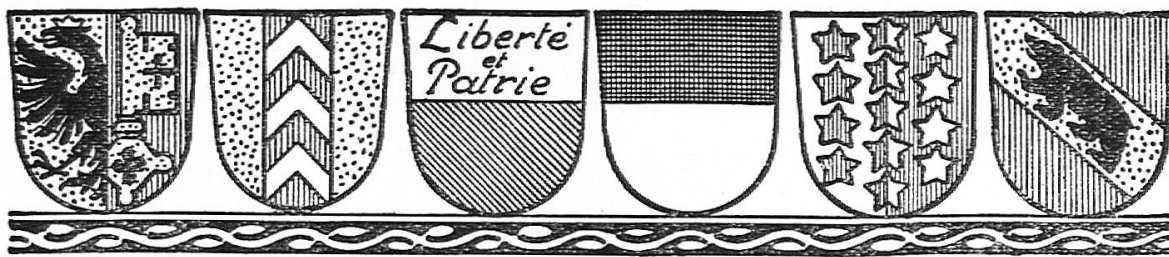
LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}

LAUSANNE

1, Rue de Bourg

GENÈVE

Place du Molard, 2



ABONNEMENTS : Suisse Fr. 8., étranger, Fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, Fr. 10. Etranger Fr. 15.
Gérance de l'Éducateur : LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux 11125. Joindre 30 cts. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S.A., Lausanne et à ses succursales.

SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LIBRAIRIE PAYOT & C^{IE}

Lausanne, Genève, Vevey, Montreux, Berne

Résumé de Syntaxe allemande

suivi d'un appendice phonétique et grammatical

PAR

M. SCHENKER

D^r PHIL., MAITRE D'ALLEMAND
AU
GYMNASÉ DE GENÈVE

O. HASSLER

D^r PHIL., MAITRE A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE
DES JEUNES FILLES;
PRIV.-DOC. A L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Un vol. in-16 cartonné Fr. 3.75

Ce manuel est destiné aux classes supérieures ; à ce degré l'élève doit revoir dans un ordre systématique les principales règles de grammaire et de syntaxe et les compléter. Afin de permettre à l'élève de bien saisir les grandes lignes directrices, une distinction très nette a été faite entre les « règles générales » et les « cas spéciaux ». Ce livre n'est pas un cours complet, mais un manuel qui doit servir de base à un enseignement pratique.

La méthode est **inductive**, parce qu'elle part toujours d'exemples soigneusement choisis ; elle est **expérimentale**, parce que l'élève déduit lui-même les lois de ces exemples ; elle est enfin **comparative**, parce qu'elle ne néglige jamais la comparaison avec la langue française.

Pour obtenir une certaine uniformité dans la prononciation de la langue allemande, il a paru utile aux auteurs d'exposer *les principes fondamentaux de la prononciation officielle de la scène*, qui tend de plus en plus à être admise dans les écoles.

OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS :

Einführung in die deutsche Literatur : In-16 cartonné . . . Fr. 2.—
Lesebuch zur Einführung in die deutsche Literatur : In-16 cart. » 4.50